
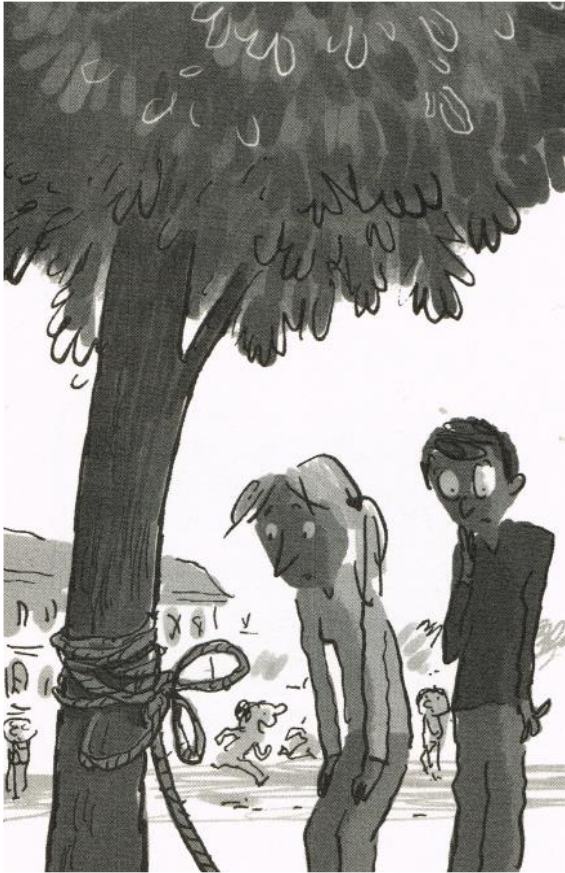





Attaché à l'arbre de la cour, j'attendais.

À mes côtés, mes parents me disaient de ne pas m'en faire, qu'ils viendraient me voir souvent, qu'ils m'apporteraient des sucreries tous les jours et qu'ils avaient veillé personnellement à ce que mes jouets soient bien installés dans ma nouvelle chambre, qui n'était pas une chambre, mais une étable. 





Trois jours s'étaient écoulés depuis l'épisode de Massacrat. Je songeai à ce qui s'était passé depuis.


Monsieur Darfeux était ressorti de son petit coin de verdure en gémissant, couvert de cloques, d'égratignures et de bleus de la tête aux pieds. On l'avait illico emmené aux urgences.

Puis le conseil municipal s'était réuni pour savoir ce qu'on allait faire de moi. Il leur était vite apparu qu'on ne pouvait m'envoyer à la boucherie. On ne découpe pas en rondelles une vache qui joue du Mozart. 

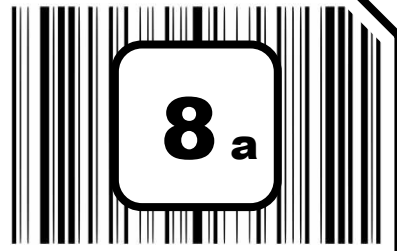
On ne pouvait pas non plus me laisser rejoindre l'appartement de mes parents. Un mammifère herbivore dans un ascenseur, cela aurait fait mauvais genre.

On décida donc à l'unanimité de m'offrir un petit pré de rien qu'à moi, avec étable privée exposée plein sud et matelas moelleux. 

On choisit l'endroit, un champ de trèfles situé dans le village voisin et tout le monde but le verre de l'amitié avec le sentiment du devoir accompli. 

L'heure du départ était maintenant venue. Mes parents avaient tenu à être là lorsque la bétailière viendrait me prendre. Ma mère était bien jolie avec sa robe noire. Mon père, quant à lui, avait enfilé une chemise rouge qui m'agaçait au plus haut point, sans que je sache vraiment pourquoi. 

Nous étions mercredi et lorsque monsieur Verzy ouvrit les grilles pour laisser entrer le camion à bestiaux, pas un élève n'était dans la cour. Pas un pour me dire au revoir.



Maman pleura un peu. Papa renifla beaucoup.

Le conducteur du véhicule sauta du marchepied, ouvrit la porte arrière et se dirigea vers nous. Il avait un petit ordinateur portable dans la main droite et dans la gauche, une sucette qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle de monsieur Verzy.

- Bonjour, m'sieur-dame. Où qu'elle est la vache ?

Mon père ne put répondre et se contenta de me désigner d'un doigt tremblant.

- Viens là, ma belle, fit le chauffeur, ça fait pas mal.

Il prit ma main dans la sienne et passa la sucette sur mon code-barres.

- Ben c'là aut'chose ! ronchonna-t-il en consultant l'écran.

Il frotta la sucette contre sa manche et refit passer au creux de ma main. Il regarda de nouveau l'écran, me fixa un instant et d'une voix solennelle, il m'annonça :

- Vous ne pouvez pas entrer dans ma bétailière.

- Pourquoi ? demanda ma mère épuisée.

- Parce que les enfants sont interdits dans nos véhicules.

- Les... Les quoi, bredouillai-je.

- Les enfants ! l'ordinateur est formel. Cela ne fait aucun doute. Vous vous appelez Paul Moulin, vous avez dix ans et il vous reste deux dents de lait.

Sonné, je regardai mon code-barres.

Comment ne pas y avoir pensé plus tôt...

La croûte de l'égratignure était tombée et à la place, il y avait une petite trace rose pâle presque invisible.

Maman me sauta au cou, m'embrassa en pleurant de joie.

Puis, cela fait, elle mit un temps incroyable à ranimer papa.

